IL EST TEMPS D'ATTERRIR

Look at Sciences,
en coproduction avec **Mille et une films** et l'**IRD**
présentent

IL EST TEMPS D'ATTERRIR

écrit et réalisé par
Raphaël Girardot et **Vincent Gaullier**

résumé

Bruno Latour était un philosophe de l'écologie, un penseur de terrain. Aujourd'hui disparu, ses paroles continuent de circuler sur le web et entrent en écho avec celles de Laurence, Jérôme, Oumy et d'autres encore. Ces « Terrestres » s'essayent, depuis un champ du Finistère, une cité en Wallonie, aux abords d'un port au Sénégal ou aux pieds des Alpes, à des descriptions de leurs territoires, explorent leurs liens de dépendances, tentent de marier géologie, biologie et sociologie. Chacun à leur manière, ils et elles participent de l'émergence d'une «classe écologique». Un élan que Bruno appelait de ses vœux : de cette de prise de conscience, se mettra alors en place un rapport de force pour défendre un monde habitable.

liens de visionnage

« Bruno Latour, jamais entendu parler ! » (extrait 1)

Quand la « zone critique » tourne mal (extrait 2)

« La Lune, je la regarde innocemment » (extrait 3)

note d'intention

Pour parler de tous et à tous, il faut parler de ce que tous connaissent et de la réalité qui nous est commune. La mer, les pluies, le besoin, le désir, la lutte contre la mort, voilà ce qui nous réunit tous. La réalité du monde est notre commune patrie.
Albert Camus,
discours tenu lors de la remise de son prix Nobel, en 1957

Un terrain commun. Un terrain qu'on se partage. Des mains qui plongent dans la terre. Ramasser des patates tout en discutant de l'élargissement du terrain à travailler. Ils sont une vingtaine à cultiver cette terre, chacun étant responsable d'une production, des outils, ou des animaux. Les réunions d'exploitation nous permettent de mettre en jeu le concret et l'idéal. Comment faire évoluer telle ou telle culture ? Comment mieux se préparer aux sécheresses de printemps ? C'est le petit moment où la catastrophe climatique n'est plus un sujet d'angoisse, il devient sujet d'action politique. Politique, au sens large bien sûr. Il suffit de regarder sous le hangar où se déroulent ces discussions avec l'infirmière, le menuisier naval, l'ouvrier municipal, la costumière… Et le paysan voisin qui prête ces 2 hectares de terre.

C'est peut-être là, dans cette parole collective sur ce lopin de terre, que nous avons cru définitivement qu'un film était possible. Un documentaire qui donne corps aux échanges, riches et nombreux, que nous avions avec Bruno Latour depuis un long moment déjà. Tout était là, le verbe et la matière, l'humain et le non-humain, la tâche difficile et le résultat empli d'espoir.

Sociologue, anthropologue et philosophe des sciences disparu en 2022, Bruno Latour avait une parole franche et concrète qui nous a aidé à nommer les crises qui secouent le monde depuis des années. Ce sont ses mots que nous voulons partager : *« Pourquoi l'écologie politique, ça ne marche pas ? Pourquoi, alors que l'avenir de l'humanité est en jeu, les options politiques écologiques n'arrivent pas à convaincre ? Pourquoi est-on prêt à se battre pour défendre un bout de terrain devant chez nous et pas pour notre Terre ? »* Ce bon sens qui devient formule philosophique et même slogan politique, voilà ce que nous adorons chez Bruno.

Nous avions déjà collaboré avec lui sur d'autres films, comme *La négociation* (Une coproduction Look at Sciences et France 5). Nous avions également été invités à participer à des initiatives pédagogiques au sein de ses enseignements à Science Po. Nous avons pris goût à le suivre multiplier les concepts, en proposer de nouveaux, et surtout tenter de renouveler les réponses à la question climatique : *« Contrairement à ce que croit la science des modernes, la Terre n'est ni un globe, ni l'environnement dans lequel évoluent les vivants. Elle est une mince pellicule à la surface du globe que ces mêmes vivants ont rendue habitable. Ce que nous avions cru inanimé – l'air, les nuages, les roches – est saturé de vie, en transformation perpétuelle. C'est cela l'hypothèse Gaïa. »*

Gaïa, la “zone critique”, le “nouveau régime climatique”, les “terrestres”… : les concepts, les métaphores, les mots de Bruno, ils sont là pour redonner une force à l’écologie politique. Voilà ce qui guide notre intention de film. Un film à deux faces : où les émotions portent les prises de conscience collectives et où les mots de Bruno donnent de la profondeur aux actes. Quand celui-ci nous parlait, l’intelligibilité du monde se faisait jour. Quand nous sommes dans la pratique, nos sens sollicités nous rendent “le monde d’après” envisageable.
C’est dans un mariage heureux entre la parole limpide et puissante de cet intellectuel et la candeur des discussions de ces groupes en action, la démonstrativité de leur engagement que le film va trouve son équilibre.

C’est en complicité avec Bruno que nous avons construit notre projet. Entre 2018 et 2020, nous avons échangé avec lui, réfléchi ensemble sur la forme et le fond, comment aborder sans complexe ce travail d’intellectuel iconoclaste sur “le nouveau régime climatique” par le biais de ses travaux pratiques. Expliquant notre approche cinématographique, par une caméra immersive et proche des gens – ici les « expérimentateurs » multiples et variés –, nous avions suscité son intérêt. Montrer plutôt que démontrer, par une caméra à l’écoute et en empathie, par un filmage à la recherche du partage de sensations pour expérimenter à notre façon les procédures de réflexions collectives. Voilà de quoi nous discutions quand le covid puis sa maladie ont empêché nos rencontres et nous ont obligés à revoir sa place dans le film.

Mais Bruno reste bel et bien une voix et un visage de ce film. Confiné chez lui, il a multiplié les conférences en visio, les Zoom interpersonnels, les rencontres et interviews en distanciel. Il a ainsi « ensemencé » le web de ces moments, en toute simplicité et en toute complicité. Comme avec cette proposition, qu’il fait, dès les premières semaines de la pandémie : *« Imaginons les gestes-barrières contre le retour à la production d’avant-crise. » Il propose à qui le veut bien de répondre à un questionnaire – un nouvel exercice ! – pour renseigner « les activités dont vous êtes privés du fait du confinement et que vous seriez prêt à abandonner définitivement, et les autres que vous voudriez voir développer. »*

Cet exercice entrait bien évidemment en écho au trouble que nous partagions tous durant ces journées de confinement. Et qui continue de nous habiter tous, avec en résumé cet énoncé « post covid » de Bruno : *« les Etats ont eu la légitimité nécessaire pour limiter l’activité économique ou la circulation des personnes au nom d’impératifs sanitaires. Pourquoi alors ne pourraient-ils pas en faire autant avec les questions climatiques et la dévastation qui nous attend ? ».* Cela impose indéniablement de repenser notre modèle politique et social.

Il est temps d’atterrrir va dans ce sens : documenter dans différents lieux de partage d’expériences ce nouveau lien entre nécessité et capacité, véritable moteur pour agir. Ces personnes sur la montagne de Barcelonnette dans un tiers lieu en Belgique, en forêt sur le plateau de Millevaches, aux abords d’un port du Sénégal… dégagent une énergie où nous percevons la volonté et la possibilité de réorienter nos conditions de vie, en posant les détails de nos existences quotidiennes, en apprenant à trier avec soin. Nous nous concentrons sur ces groupes constitués pour sonder cette nouvelle conscience de classe. Une classe qui ne se définit plus en fonction des positions des individus dans le processus de production qui caractérisait les sociétés industrielles, mais selon les territoires dont ils dépendent pour satisfaire leurs besoins vitaux.

Cette “classe écologique” qui doit permettre d’organiser un nouveau rapport de force et ainsi organiser une future ligne politique, Bruno en parlait ainsi dans une archive de 2021, un Zoom depuis le grenier de sa maison dans l’Allier. Bonnet vissé sur la tête et vieille doudoune sur les épaules, grands gestes devant le grand angle de la caméra de son ordinateur, œil espiègle et sourire aux lèvres : *« Il faut construire une conscience de classe écologique qui permette à chacun de comprendre qu’il entre en lutte contre d’autres classes qui sont en train de bousiller ses conditions d’existence en vivant “hors sol” par leur niveau de consommation de pétrole et de*

ressources naturelles, la dégradation des écosystèmes qu'implique leur mode de vie, etc. » Et de lancer : « L'écologie, c'est la nouvelle lutte des classes ».

Il est clair que cette nouvelle lutte des classes a nourri notre désir de film, poursuivant notre démarche de réalisateurs. Dans chacun de nos documentaires, nous donnons la parole à des personnes qui se confrontent, se heurtent souvent à l'état de fait. Qu'ils soient exilés, tout juste arrivés en France, dans *Que m'est il permis d'espérer*, ou ouvriers en abattoir dans un autre long métrage, *Saigneurs*, ou encore paysan en reconversion dans *Le lait sur le feu*, tous réfutent le « c'est comme ça ». Leurs paroles, par le partage de leurs expériences où l'intelligence collective est à l'œuvre, remettent en question des pans de notre société. Ainsi, dans Saigneurs, des hommes « enchaînés » à leurs postes portent un regard aussi clairvoyant sur leurs conditions de travail désastreuses, que fier sur leur métier. Plusieurs voix, une parole. Nous croyons à la force du groupe pour créer le commun et lutter une nouvelle fois contre les discours conservateurs qui voudraient faire croire que "le monde marche comme ça".

Un vent d'idéalisme plane sur ce film. A rencontrer, de séquences en séquences, nombre de ces "expérimentateurs" et autres "usagers" de la pensée de Bruno, nous espérons convaincre que les collapsologues et autres sombres Pythies ont tort : ce n'est pas la fin du monde.

note de réalisation

Le film est parcouru de trois matières documentaires. Elles cheminent côte à côte, s'entremêlent parfois, se nourrissant souvent les unes les autres.

Les expériences collectives : elles s'inspirent des exercices proposés par Bruno Latour, ou ont directement inspiré, lui. Ces séquences sont le cœur du film. Elles montrent le cercle vertueux de ses idées, de ressentir le mouvement palpable de ce processus intellectuel et de ces exercices de pensée. Aussi nous saisissons l'intelligence collective à l'œuvre, la prise de conscience, le partage, la discussion comme outil de pensée politique.

Nous filmons depuis le point de vue d'un des « expérimentateurs ». Au plus près d'une Emma par exemple, lors d'une journée à « arpenter » un livre de Latour, *Où suis-je ? Leçons du confinement à l'usage des terrestres.* Réunis avec une dizaines d'autres personnes dans l'ancienne gare de Felletin (Creuse), Emma, qui n'a jamais entendu parler de Latour, est sceptique : *« Je ne comprends rien à ce terme de « territoire », ça me parle pas du tout. »* Nous la suivons dans son appropriation de cette notion, dans la contre-proposition qu'elle fait : *« Moi je parle toujours de "coin", de mon coin. Un coin qui va bien au-delà de ma vallée. »*

Par la qualité de son caractère empathique, le cinéma direct peut rendre compte de ce bouleversement. Les plans serrés sur les visages, permettent de saisir les expressions et de partager l'émotion. L'idée n'est pas, dans ces moments, de développer l'intégralité des concepts abordés mais de mettre en avant un point précis, de nous attarder sur l'instant où survient le déclic. A l'exemple de Jérome Gaillardet, lorsqu'il fait démonstration de cette "zone critique", de sa fragilité en certain endroit où l'on voit des parties érodées : dans le film, ce sont les sites de surparturage des montages du Parc du Mercantour, au-dessus de Barcelonette.

Il en est ainsi également d'un autre groupe, celui des pêcheurs Sénégalais. Marins, "patrons", mareyeurs et "transformatrices": toutes et tous s'essayent à un atelier de description. Description de leur métier, de leurs liens de dépendances, des évolutions de leur pratiques à l'aune du changement climatique et d'une préoccupation centrale qu'est la protection des ressources en poisson. La rencontre se passe à l'ombre d'une petite maison qui abrite le Comité de liaison des pêcheurs de M'bour.

Les "visio" de Bruno Latour. Des archives d'un genre particulier font entrer Bruno et ses mots dans le film. Il a multiplié les Zoom et autres rencontres en "visio", entre le début de la pandémie de Covid et peu de temps avant son décès : interventions devant 300 étudiants connectés, échanges avec des élus de l'agglomémration de Grenoble ou avec des collègues de la Faculté de Bruxelle...

Avec ces images, le cadre est serré. Il a le regard littéralement vissé dans la « modeste » optique grand angle de son ordinateur. Une adresse droit dans les yeux du spectateur. Il est davantage que juste face à nous, plus près encore que dans une discussion autour d'une table, il semble pouvoir nous chuchoter à l'oreille ou nous impressionner par une voix forte.

Les Zoom sont un matériau documentaire qui offre une vraie rencontre : Bruno s'y emporte,

les bras en l'air comme s'il vivait la situation, avant de conclure avec un petit rire amusé, tel un conteur d'histoires face à un public. Son public. Il est un formidable acteur, sa pratique du théâtre se fait ressentir : il joue de la voix, de son corps. Ses mains sont ses accessoires préférés. Il est plus qu'en représentation, il est le metteur en scène.

Grâce à l'utilisation de ces archives Zoom, de et avec Bruno Latour, nous offrons une proximité. Sans filtre. Il y a ici une force intellectuelle et puissance émotionnelle qui se conjuguent. Et qui nous touchent.

Les paysages désynchronisés : *« Le territoire où l'on vit et le territoire dont on vit ne sont pas les mêmes »*, dit Bruno Latour. Avec ce troisième dispositif, nous montrons ce paysage tel qu'il est réellement, actif, pulsant de vie et dynamique. Un paysage parcouru de liens avec d'autres lieux, d'autres temporalités, avec des interdépendances insoupçonnées. Nous voulons pousser le spectateur à regarder différemment la nature qui l'entoure, avec les humains et les non humains qui l'habitent. A la rendre moins extérieure, qu'elle soit vécue de l'intérieur. La nature ne nous entoure pas, nous sommes la nature.

Ces séquences « paysages » font appel à l'imaginaire du spectateur en nous appuyant sur la forte capacité d'évocation du son. D'autant plus quand il perd son synchronisme : dès lors que le son nous fait entendre un élément différent du réel qu'on nous donne à voir, alors nous nous questionnons. La surprise suscitée par cette différence entre le son et l'image fait travailler notre imaginaire. Avec cette richesse que nous créons, nous ouvrons ces séquences des "paysages" à la méditation, à la réflexion sur le territoire, sur la connaissance qu'on pourrait en avoir. On s'éloigne bien loin de la simple "carte postale".

Nous naviguons sur un même paysage entre une vision bucolique et des représentations complexes. Nous avons perdu notre innocence. C'est ce que Bruno Latour défend quand il nous dit qu'il n'y a plus qu'en regardant la Lune qu'on ne culpabilise pas sur les effets néfastes qu'on a sur notre territoire. Ce troisième dispositif est comme le syncrétisme d'une pensée. L'ensemble se veut très esthétique, presque poétique. On n'abîme pas le paysage, on le *« décongèle »*, dit Bruno.

****

Avec ces trois dispositifs, nous composons une miscellanée, une sorte de mélange sensible et délicat. Le film se veut poreux entre ces matières, laissant au spectateur une lecture personnelle de notre montage.

Ce qui nous importe, c'est que l'ensemble permette de saisir la pensée complexe de Bruno Latour et l'évidence de cette classe écologique émergente.

Raphaël Girardot et **Vincent Gaullier** se rencontrent en 2000, sur l'émission de documentaires scientifiques d'Arte, « Archimède ». En 2002, ils ont fait la connaissance d'un éleveur « en résistance ». Raphaël filmait déjà, Vincent se formait au son ; leur premier jour de tournage du « Lait sur le Feu » sera un baptême.
20 ans et 5 films plus tard, chaque projet est toujours un désir commun. Les repérages, l'écriture se partagent. Sur le tournage, l'équipe est toujours réduite aux deux coréalisateurs.

Que m'est-il permis d'espérer, (Iskra, IRD, Proarti, la huit, Look at Sciences – sortie en salle en 2021) Grand prix, Festival du film social 2021),

Saigneurs, (Iskra, Mille et une film – sortie en salle 2016) Sélectionné au Festival de Douarnenez et au Cinéma du Réel Sortie en salles en mars 2016,

La ruée vers l'Est, (documentaire de 60', LA LUNA, 2010) 15 agriculteurs belges et français partent en Roumanie à la recherche de nouvelles terres. Festivals de Traces de Vies (Vic le Comte), Résistance (Foix), Arrimage (Paris), Doclisboa (Portugal),

Atome sweet home , (Ex Nihilo / CNRS Images / Cerimes, avec France Télévision) Sélection Pariscience 2015

Le lait sur le feu, (Iskra Production et France 3 Ouest, 90 minutes). Prix du Jury au Festival Caméra des champs, 2007. Mention spécial du Grand jury au Festival du film éducatif à Evreux, 2007. Sélectionné aux Escales Documentaires de la Rochelle, Festival de Douarnenez, Festival du Film Francophone de Namurs, Rencontres de Mellionnec, Festival du Nouveau Cinéma de Montréal…

Réalisation	**Raphaël Girardot & Vincent Gaullier**
Production	**Look at Sciences – Vincent Gaullier**
Coproduction	**Mille et une films – Emmanuelle Jacq et l'IRD**
en association avec	**ARTE France – La Lucarne**
avec la participation de	**TV5 Monde**
avec le soutien de	**la Région Bretagne**
en partenariat avec	**le Centre national du cinéma**
Image	**Rapahël Girardot avec Christophe Neuville**
Son	**Vincent Gaullier**
Montage	**Rapahël Girardot avec Camille Lotteau**
montage son	**Thomas Robert avec Raphaël Girardot**
mixage	**Pablo Salaun**
étalonnage	**Alexandre Westphal**
documentalistes	**Lou Nicolas, Mathilde Renard, et Maya Timera**

CONTACT
Vincent Gaullier
vincent@lookatsciences.com
06 60 42 56 22